



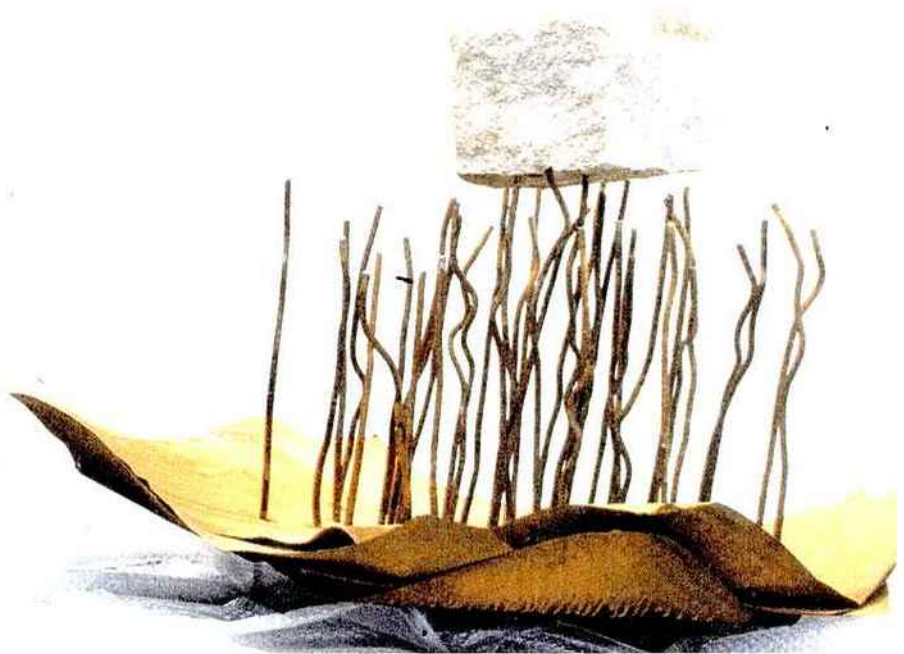
LITTÉRATURE

L'étoile de Rio

Surnommée « princesse de la langue portugaise », Clarice Lispector écrivait comme si cela devait lui permettre de sauver la vie de quelqu'un et de s'approcher de la beauté silencieuse du monde. Figure majeure de la littérature brésilienne, elle est longtemps restée méconnue en France. La publication de ses lettres devrait contribuer à son rayonnement.

PAR
SÉBASTIEN LAPAQUE *

RAQUEL ARNAUD GALLERY, SÃO PAULO - RAQUEL ARNAUD.COM/BR



FRIDA BARANEK. - Sans titre, 1988



COMMENÇONS par la fin. Deux volumes de correspondance publiés au Brésil en 2001 et 2007, l'un et l'autre traduits en français (1), ont permis aux admirateurs de Clarice Lispector d'entrer en intimité avec cette romancière insaisissable, née Chaya Pinkhasovna Lispector le 10 décembre 1920 à Tchechnik, en Ukraine, débarquée dans le Nordeste brésilien à l'âge de 2 mois avec ses parents qui fuyaient la guerre civile, et morte le 9 décembre 1977 à Rio de Janeiro. En France, où elle a été découverte dès 1954 (2) quinze ouvrages de fiction parus depuis 1978 aux éditions Des femmes - Antoinette Fouque, n'étaient pas parvenus à provoquer une telle familiarité avec cette artiste dont l'œuvre évoque Franz Kafka par l'angoisse et Virginia Woolf par le raffinement, et dont la personnalité rappelle quelques-unes des plus mystérieuses étoiles de la littérature universelle. Catherine Mansfield, Catherine Pozzi, Victoria Ocampo, Simone Weil ou Sylvia Plath. Le sourire de « *meja satisfação* » de demi-joie – comme elle l'écrit d'un personnage – qu'elle affiche sur ses photographies garde intact son secret. Deputis *Pres du cœur sauvage* son premier roman, paru l'année de ses 23 ans jusqu'à *L'Heure de l'étoile* posthume chacun de ses livres semble avoir été écrit pour dresser un mur protecteur entre elle et le monde. Certains ont jugé hermétique ce monument de sensations subtiles. L'artiste s'en défendait, en affirmant qu'elle était aussi simple que Bach.

Mère et fille, juive et chrétienne, cérébrale et sensuelle, sainte et sorcière, humaine et animale, d'Europe et d'Amérique, elle assumait sa « tentative d'être deux » comme le dit le personnage d'Angela Pralini qui dialogue avec « l'Auteure » dans *Un souffle de vie*, autre roman publié après sa mort. Brésilienne, puisqu'elle affectionnait les perfectionnements de la langue portugaise et que tel était son état civil, Chaya devenue Clarice était née dans une famille où l'on parlait le yiddish. Lectrice de *L'Imitation de Jésus-Christ* qui propose une ascèse spirituelle, mystique, mais fut enterrée selon son vœu au cimetière israélien de Caju, à Rio, sous une pierre portant son nom en hébreu, « *Chaya bat Pinkhas* » « Chaya, fille de Pinkhas ».

Cosmopolite, cette femme dont Giorgio De Chirico a peint le portrait et qui une statue de bronze honore depuis 2016 sur la plage de Leme, à Rio, parlait très bien le français, l'anglais et l'espagnol. Elle menait une existence rêveuse et voyageuse, en Italie, en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis, jurant – il faut la croire – qu'elle avait la *saudade* (nostalgie) de son pays, dont elle était imprégnée après avoir connu « *la vraie vie brésilienne* » à Recife, capitale du Pernambouc. « *Je n'ai aucun plaisir à voyager. J'aimerais être auprès de vous* » (3) *Le monde entier est légèrement ennuieux, je crois. Ce qui importe dans la vie, c'est d'être auprès de ceux qu'on aime. Telle est la plus grande venue du monde. Et si il existe un endroit spécialement sympathique, c'est le Brésil* » écrit-elle d'Europe à ses sœurs en 1944.

Plus tard, elle fréquenta les ambassades et les cercles littéraires avec le même léger ennui, sauf peut-être à Paris où elle poursuivit le souvenir de Marcel Proust et prêta attention aux

voix de François Mauriac, Julien Green et Paul Valéry. Pendant quinze ans, elle suivit son mari Maury Gurgel Valente, l'un de ses condisciples à la faculté de droit de Rio de Janeiro, épouse en 1943 devenu diplomate à l'Itamaraty – le ministère des affaires étrangères brésilien – avec lequel elle eut deux fils. Elle vécut avec lui jusqu'en 1959, avant de divorcer, lasse de ses infidélités, le mensonge, la fraude et la promesse parjure, sont des thèmes obsessionnels chez elle. Poursuivie par les problèmes matériels, les dernières années de sa vie, elle rédigea des chroniques pour *Correio da Manhã* (*Journal do Brasil*) et le magazine *Manchete*, donna des contes au quotidien *O Estado de São Paulo*, traduisit des œuvres de Jonathan Swift, Jules Verne, Oscar Wilde, Agatha Christie.

Fière d'être femme, Clarice Lispector voulait échapper au sort commun de celles de son sexe. Elle l'avait annoncé à l'une de ses sœurs dans une lettre écrite à Belém, sur les rives de l'Amazone, en juillet 1944. Un texte étonnant, où l'écrivaine met son cœur à nu, annonçant le caractère farouche de ses personnages féminins – même et peut-être surtout les vaincues, ainsi Macabea, bouleversante émigrée du Nordeste à Rio dans *L'Heure de l'étoile*. « *Que m'importe que cela arrive à d'autres femmes ? Ce qui pour certaines est la condition de leur féminité même, pour d'autres en est la mort et la mort de tout ce qui il y a de plus délicat. Je sais moi-même que je ne vaudrais rien. Mais je te le dis, je suis née pour ne pas me soumettre et si le mot existe, pour soumettre les autres. Je ne sais comment a pu me venir depuis les temps les plus reculés, l'idée que si je ne suis pas l'unique, rien n'est possible* » (4) « *Si je devais me changer, je ne me transformerais pas en femme normale et commune* ». Toutes ses créatures – Joana dans *Pres du cœur sauvage*, Lori dans *Un apprentissage* ou le Livre des plaisirs. Ana dans le fascinant conte intitulé « *Amour* » du recueil *Liens de famille* et Lucrecia dans *La Ville asséege* – parlent ainsi. Toutes ont une âme de femme dans un corps de femme, elles traversent la violence, la lâcheté et la folie des hommes comme Lena Grove chez William Faulkner ou Sophie Zawistowska chez William Styron (3).

LES LETTRES adressées à ses sœurs aînées permettent d'entendre chez Clarice Lispector une voix du cœur souvent étouffée dans ses œuvres, étreintes par le sentiment tragique de la vie et l'impossibilité du dieu. Ainsi *La Passion selon G.H.* « *confession penible* » qui commence par une série de trépas dans laquelle une femme de la classe moyenne de Rio raconte sa rencontre avec un cafard. Contrairement à ce que l'on pouvait espérer dans *Le Bâtisseur de ruines* (4), son précédent roman, encore porteur d'une foi naïve en l'avenir, il n'y a plus une lueur d'espoir dans ce roman étouffant. « *Ceci n'est pas l'éternité, c'est la damnation* ».

On songe à *La Métamorphose* de Kafka. Mais aussi à *Monsieur Ouine* de Georges Bernanos, publiée à la fin de l'année 1943 en français au Brésil où il vivait depuis 1938. Grande lectrice, Clarice Lispector a-t-elle eu connaissance de ce roman où le néant aspire le monde et les mots comme le siphon l'eau au fond de la

baaignoire ? Lorsque a paru *Pres du cœur sauvage*, la même année, les critiques se sont interrogées sur les influences de cette prosatrice tombée d'une autre planète dont le style tranchait avec la majorité de la production. Parmi eux, Alvaro Lins et Sergio Millet connaissaient bien Bernanos et son œuvre (5). Aucun n'évoque un lien possible. Et Clarice Lispector ne parle nulle part, dans ses lettres publiées, de l'auteur de *L'Imposture* et de sa capacité à faire sentir « *la domination du malheur* » (6). C'est d'autant plus étonnant qu'un grand nombre d'entre elles sont adressées à deux écrivains de sa génération, Lucio Cardoso et Fernando Sabino, avec lesquels elle était liée. Tous deux liaient Bernanos et l'avaient rencontré dans le Minas Gerais.

DANS *Lettres pres du cœur*, la correspondance entre Lispector et Sabino, échangée entre 1946 et 1969, il est question d'histoire littéraire et d'art du roman, mais pas de *Monsieur Ouine*. A la lire, on se glisse dans l'atelier des artistes, on partage avec eux leurs affres, leurs nuits blanches et leurs « *carnavals sans joie* ». Au commencement de leur amitié, Lispector avait écrit *Pres du cœur sauvage* et *Le Lustre*. Dans ses lettres à Sabino, elle évoque la genèse douloureuse de ses romans *La Ville asséege* et *Le Bâtisseur de ruines* et de certains contes rassemblés en 1960 dans *Liens de famille*, souvent tissés de terreur. Elle parle du courage qu'elle veut trouver pour faire un pas de plus dans l'obscurité. « *Chacun de mes nouveaux livres est aussi hésitant et apeuré qu'un premier livre* », confie-t-elle. Avançant à tâtons dans la nuit de l'âme, Lispector n'a pas écrit ses livres avec des idées mais avec des mots. « *Le langage est mon effort humain* » explique G.H., créature à laquelle la romancière n'a pas pu donner de nom. L'absence de mots ne rend pas nécessaire le malheur, l'ineffable n'ouvre pas toujours sur le néant, mais parfois sur quelque chose de tout autre, de tout autre, contemplation attendue ou recueillement, la possibilité d'une joie.

Ce qui ne peut se dire peut toujours se vivre. G.H. encore une fois. « *Jamais ! Jamais je ne comprendrais ce que je dois. Car comment pourrais-je parler sans que la parole mente pour moi ? Comment pourrais-je dire sinon timidement la vie m'est. La vie m'est et je ne comprends pas ce que je dis. Et alors j'adoie* ».

(1) Clarice Lispector et Fernando Sabino *Lettres pres du cœur* Correspondance et Clarice Lispector *Mes chères* *Lettres à ses sœurs 1940-1957* traduits du portugais (Bresil) par Claudia Poncioni et Didier Lamaison, éditions Des Femmes, Antoinette Fouque, Paris, respectivement 2016 et 2015.

(2) *Pres du cœur sauvage* a d'abord paru en 1954 chez Plon avec une couverture signée Henri Matisse. La traduction de Denise Teresa Moutonnier mit Clarice Lispector hors d'elle.

(3) William Faulkner *Lumière d'aout*, Gallimard, coll. « Folio » Paris 1974 (1^{er} éd. 1935) et William Styron *Le Chœur de Sophie*, Gallimard, coll. « Folio » 1995 (1^{er} éd. 1981).

(4) Paru en français exceptionnellement chez Gallimard, 1970 et non aux éditions Des femmes.

(5) Cf. Mario Carelli, « *Quand les écrivains brésiliens se confient à Bernanos* », *Catavelle. Cahiers du monde hispanique et lusobresilien* n° 57, Toulouse, 1991.

(6) Selon une expression employée par Antoinette Artaud dans une lettre adressée à Georges Bernanos en 1928 après la publication de *L'Imposture*. Cf. Georges Bernanos *Combat pour la liberté*, Correspondance inédite 1904-1934, Plon, Paris, 1971.

* Ecrivain. Dernier ouvrage paru : *Theorie d'Alger*, Actes Sud, Arles, 2016.